

du reste il l'avoue lui-même: "Les moindres révélations des vieilles formes du passé, de la petite histoire des aïeux nous apportent de plus hautes satisfactions que toute autre découverte."

Et, lorsque ces révélations des vieilles formes du passé prennent vie dans le cerveau de l'auteur; lorsqu'il jette au milieu de nos moeurs ses personnages aux prises avec des difficultés analogues à celles que nous rencontrons de nos jours, ce n'est plus des révélations des vieilles formes, ce n'est plutôt des formes actuelles et l'auteur le déclare et dira plus loin: "En remontant des faits aux états d'âme qui les ont préparés, nous avons conscience d'embrasser plus complètement la complexité de la vie"; oui, de la vie de notre race de nos jours surtout complexe, — car, les écrivains, les historiens l'avouent, notre vie nationale avec ses hausses et ses baisses a des côtés souvent incompréhensibles. Il n'est pas étonnant qu'avec cette mentalité, M. Groulx ait réussi à nous donner une histoire vraiment vécue. Réellement c'est un drame où rien ne manque: mise en scène, personnages, intrigue et dénouement, le tout bien marqué et tendant toujours à échauffer les énergies en vue de l'action. En nous donnant des principes clairs de haute philosophie de l'histoire comme celui-ci, par exemple: "Il y a dans le fond latent des races une vertu ou du moins un instinct de l'espèce où persiste à jamais la *volonté de la vie*," M. l'abbé se montre professeur d'action française.. La "*volonté de la vie*", c'est réellement là une expression bien appropriée, et une idée bien vraie, si on considère les faits.

Cette volonté de vie ne réside pas toujours dans l'âme des chefs. Voulez-vous une autre pensée à méditer, à dire, à enseigner? "Nos pères, ornés des qualités de leur race et de la grâce divine, sans prendre garde à la taille de l'assaillant, tranquillement, avec la force de l'habitude des volontés inébranlables, décident de sauver leur âme et de continuer leur chemin." N'est-ce pas que ces idées laissent beaucoup à la réflexion?

Quant à la forme du récit, j'en reviens à cette comparaison que j'énonçais tout à l'heure; savoir que le livre m'apparaît comme un drame réel, où l'on se sent comme suspendu aux lèvres de l'acteur, où l'intérêt de l'action et l'inquiétude du dénouement croissent sans cesse jusqu'à cette conclusion tant désirée qui va nous remplir de fierté et de joie nationale.

Voyons plutôt. Le drame est constitué par des personnages aux prises, une intrigue à démêler, puis une finale. Les personnages sont aux chapitres premier ou deuxième où vainqueurs et vaincus sont là en présence, avec leur caractère propre sur lequel vont influer les circonstances de lieu, de langue, de fortune, etc. La lutte s'engage, l'éternelle lutte autour de la question religieuse, qui, il y a 100 ans se présentait ici à l'occasion de la nomination des évêques, lutte plus importante qu'on ne pense généralement, oubliée que nous sommes souvent des rapports étroits entre langue et religion — et c'est là que l'intrigue apparaît. "L'Angleterre va-t-elle permettre à un évêque de Rome de s'asseoir sur le siège de Québec? Il faut passer par-dessus une clause bien formelle de la constitution anglaise... c'est autour de cela que va s'engager la lutte pour en arriver au résultat que l'on sait, le triomphe final." Mgr Briand sacré en 1766, le 16 mars, c'est là le dénouement du livre: la clause sectaire de la constitution britannique était outrepassée: dénouement qui fait pleurer de joie, comme le disait la vieille Gazette de Québec. "Plusieurs pleurent de joie et, c'est